

## **CENTRE DE RECHERCHE ET DE CREATION ELSA TRIOLET - ARAGON**

**Moulin de Villeneuve 78730 Saint - Arnoult en  
Yvelines**

Pour saluer  
Cristina Ruiz Guinazu  
et Pat Andrea

Samedi 3 octobre 2009

Mesdames, Messieurs,  
Cher( e)s Ami( e) s,

C'est pour moi un grand plaisir de vous accueillir aujourd'hui dans cette Maison. Je veux tout d'abord vous remercier de votre présence chaleureuse et amicale. Elle constitue un encouragement précieux pour la petite équipe de ce lieu qui, avec Caroline Bruant, ma directrice adjointe, en programme les activités et met tout son coeur à vous y recevoir.

Votre présence est aussi un signe d'amitié et d'affection pour les deux artistes qui nous ont fait le somptueux cadeau de ces expositions, Cristina Ruiz Guinazu et Pat Andrea. Nous sommes tellement heureux et fiers de les accueillir que nous avons mis tous les espaces disponibles de la Maison à leur disposition: dans ce que nous appelons ici « la grande salle» - où nous sommes - même si elle est hélas de dimension trop modeste: et si nous aimerions pouvoir en pousser les murs pour « donner à voir» davantage de leurs travaux; dans la petite salle voisine, où nous nous rendrons tout à l'heure; dans le pavillon du parc et dans le parc lui même.

Vous pourrez bien sûr circuler de l'un à l'autre de ces lieux, au rythme de votre fantaisie.!

Le thème qui les réunit ici tous les deux est très simple:

c'est la maison d'un couple d'écrivains - Elsa et Aragon - qui accueille un couple de peintres, puisque Cristina et Pat, peintres tous les deux, sont aussi unis dans la Vie.!

Nous avons ainsi repris avec eux, cette année, cette idée du couple que nous avons inaugurée l'an passé avec nos chers amis Camilla et Valerio Adami. Une idée qui n'est pas restée sans suite puisque - j'ose le dire - sur nos traces, une vaste rétrospective a réuni à Turin le travail de Camilla et celui de Valerio en ce début d'année. Et nous, les «petits », nous ne sommes pas peu fiers de nous voir ainsi « piquer» nos idées par des lieux de grand prestige!!

La poursuite de cette idée du couple de peintres avec Cristina et Pat est née du réseau d'amitié qui s'est tissé ici autour de cette maison et qui est le vrai secret de ses initiatives. Ce sont en effet nos amis Erró, Vladimir Velickovic, Camilla et Valerio Adami qui nous ont permis de rencontrer Cristina et Pat. Grâce à ces fortes recommandations ces derniers n'ont pas été longs à convaincre. Ils ont tout de suite accepté notre projet. Je veux les en remercier tous les deux très sincèrement, comme je remercie et salue la présence de tous les amis artistes que j'ai cités et qui ont tenu à être avec nous aujourd' hui pour ce vernissage.!

Je vous reçois donc ici dans cette grande salle que Pat a souhaité voir réservée au travail de son épouse Cristina, un travail dont certaines toiles ont été réalisées spécialement pour cette occasion, je pense en particulier à ce «Políptico Cordillerano ». Il faut vous dire que Cristina a donné pour titre à cette exposition « Memorias de Patagonia ».!

Patagonie, le mot fait rêver ici en Europe. Il fait rêver au Cap Horn ou à la Terre de feu, par exemple, qui ne sont pourtant qu'une infime partie -la plus extrême - de cet immense cône méridional de l'Amérique du Sud. Ce mot nous embarque aussi derrière Jules Vernes -. vous savez «Les enfants du capitaine Grant» ou « le Phare du bout du monde'» - ou aux côtés d'Antoine de Saint- Exupéry dont le « Vol de nuit» fut écrit à la suite d'un voyage dans cette région du monde, dominée par la cordillère des Andes qui sépare l'Argentine du Chili. Mais avec Cristina, nous voilà loin de l'épopée de l'aéropostale! Nous pénétrons dans l'intime: c'est là qu'elle est née, c'est là qu'elle a vécu son enfance, c'est là qu'elle est revenue longtemps après et ce sont ces paysages mi réels mi rêvés qu'elle nous restitue dans tout leur gigantisme lunaire, volcanique et comme désespéré. En les regardant, on songe au philosophe Hegel découvrant l'intense relief montagneux des Alpes et ne trouvant rien d'autre à murmurer qu'un laconique « C'est ainsi ». Oui, « c'est ainsi », disons-nous stupéfaits et écrasés, devant le silence de ces espaces, le sublime imposant de ces architectures pierreuses, la luminosité du ciel, l'univers en majesté, avec sa barrière rocheuse qui semble impénétrable et qui rend inaccessible l'idée d'un ailleurs, d'une fuite possible, d'un au-delà. C'est Borges qui disait: «le monde est, pour l'Européen, un

cosmos à l'intérieur duquel chacun est en accord intime avec la fonction qu'il exerce; pour l'Argentin, le monde est un chaos ». Un chaos inextricable sans doute, comme ces chemins en lacets qui ne mènent nulle part, mais qui pourtant nous donnent le sentiment d'une sérénité apaisée et d'une irrépressible solitude. Les animaux constituent là des repères essentiels: il y a bien sûr le vol du condor et son rôle de vigie au repos, les guanacos - ces espèces de lamas vivant en bande ou bien encore les innombrables trous de terriers du fameux lièvre de Patagonie, que Claude Lanzmann - il vient de l'écrire - croisa au volant de sa voiture sur les routes du continent sud-américain et dans lequel, affirme-t-il, il aimerait à se réincarner s' il croyait à la métempsychose! Il y a encore cette grosse araignée que je ne sais pas nommer - tu ne m'en voudras pas, Cristina - ou cette sorte de tortue préhistorique tout droit sortie d'un ouvrage de Darwin et de l'expédition du « Beagle» qui passa tout près de là. Ou bien, encore ce dinosaure encadrant ton polyptique et mêlant les temps, puisque, paraît-il, des restes de leurs squelettes sont nombreux dans la contrée. Décidément oui, ma chère Cristina, tu sèmes les indices et tu nous le montres, nous sommes bien en Patagonie. Et pourtant !... Oui, et pourtant je me dois de dire que ce qui me fascine dans ces toiles ce n'est pas un dépaysement de type exotique ou touristique face aux paysages grandioses de sites que je ne connais pas, mais que je peux rêver grâce à toi. C'est plutôt la confrontation entre ces immensités pierreuses, désertiques, et ces quelques personnages humains immobiles, figés dans leur fragilité, dans leur nudité qui leur font face et qui paraissent tout écrasés par ce que Kant appelait « le sublime» de la nature. Et là, vois-tu, j'ai songé à cette remarque que fit un jour Julio Cortazar à propos d'un conte argentin. Il écrit: « un conte est significatif quand il brise ses propres limites avec cette explosion d'énergie spirituelle qui illumine brusquement une chose qui va bien au-delà de la petite anecdote qu'il raconte ». Eh bien, je crois qu'on pourrait appliquer ce jugement sur le conte à ton travail de peintre. Sur tes toiles, nous sommes bien en Patagonie et - sans rien perdre de sa saveur native et singulière - tu nous conduis comme par la main à l'universel.

Car la Patagonie que tu nous montres, elle n'a rien d'une société datée, celle de ton enfance peut être ou celle d'aujourd'hui. Sur tes toiles, pas de traces d'élevage, pas de bétails, pas de gauchos, pas d'estancias, pas de latifundia, ces vastes propriétés de labeur et de souffrance. Aucun homme adulte, aucun « macho» argentin comme on en voit parfois dans les films. Mais des femmes et des enfants aux corps dénudés: pas de vêtement pour les identifier, les situer, les dater. C'est bien comme le face à face d'une « nature»à l'état sauvage et de l'humanité dans ce qu'elle a de plus fragile, de plus brut, de plus essentiel (le corps et le sexe).

Et à la fin, on se demande: ces enfants, qui sont-ils?

Ceux avec qui tu jouais dans ton enfance? Peut-être! A moins qu'ils ne représentent l'enfance elle-même dans sa tourmente ineffaçable et qui marque l'adulte à jamais même s'il croit s'en éloigner. Est-ce pour cela que certains d'entre eux, à voir leur visage, font plus vieux que leur âge, comme s'ils avaient déjà vu et connu beaucoup des épreuves de la vie? Toi qui as peint les portraits de Freud et de Lacan, tu sais bien que l'inconscient est un rien rusé et qu'il se plaît à se jouer de nous.!

A moins encore ... car je vois ces auréoles mystérieuses au-dessus des têtes, ces discrètes ailes d'anges de l'enfant à la toupie, et nous voilà loin de la Patagonie dans un lexique qui nous est proche et familier. Il y a cette scène de « la mère à l'enfant » qui ouvre en nous des souvenirs bibliques et qui nous plonge droit dans la Renaissance italienne. Ou bien encore cette Vénus alanguie, qui semble échappée d'un tableau d'Ingres. En sorte que ces « Memorias de Patagonia» sont aussi d'une certaine façon des mémoires d'Europe et des mémoires de peintre: comme si dans une sorte de jeu de mots singulier unissant en toi « naissance» et « Renaissance »,\_ tu voyais les paysages de ton enfance avec l'oeil du peintre français et européen que tu es devenue. Comme si tu ne peignais pas vraiment le paysage qui est devant toi, au moins dans le souvenir, mais aussi l'histoire de la peinture qui est en toi.!

C'est peut-être ce croisement du temps et cette rencontre des cultures qui donne à tes toiles ce singulier pouvoir d'incitation au rêve, qui fait qu'on reste longtemps à les regarder en s'interrogeant: comment une telle simplicité de structure plastique peut-elle nourrir autant d'émotion et de sentiment d'étrangeté? C'est bien là qu'il faut saluer la richesse de ta palette, la grande pureté de tes couleurs, et cette lumière implacable, totale - sans ombre ni brume - que tu rends si bien, qui nous transperce et qui faisait dire au bourlingueur que fut Blaise Cendrars: « Il n'y a plus que la Patagonie qui convienne à mon immense tristesse ».

-----

Pat Andrea a choisi de nous montrer notamment son fulgurant travail sur Alice au pays des merveilles et de l'autre côté du miroir de Lewis Carroll. En sorte que, puisque nous sommes entre amis et que nous allons

pénétrer dans le royaume du jeu de mots, vous me permettrez d'en risquer un, très mauvais (je le reconnais) : pour vous dire qu'après la Patagonie, nous voici transportés dans la Pat Andrea !!  
Ce retour d'Alice chez Aragon est un clin d'oeil tout à fait significatif. Peut-être savez-vous en effet que le poète n'a cessé de souligner l'importance tout à fait déterminante à ses yeux, du professeur et révérend anglais Charles Dodgson, écrivant sous le pseudonyme de Lewis Carroll, une oeuvre de liberté au pire temps de l'ennui et du puritanisme victorien. Et si l'inventeur du « nonsense » a fini par appartenir à la généalogie et à la galerie des ancêtres du surréalisme, c'est à Aragon qu'on le doit. C'est lui qui l'imposa comme une évidence, d'abord refusée par André Breton, et grâce à l'article qu'il lui consacra en 1931 dans la revue Le surréalisme au service de la révolution (ASDRL). Ainsi le nom du père d'Alice qui ne figure pas dans le Manifeste du surréalisme de 1924 a fini par trouver sa place dans l'Anthologie de l'humour noir de 1940. Et puis Aragon a traduit dès 1928 un texte de Lewis Carroll, La chasse au Snark - le snark, vous savez, cet être monstrueux que nul n'a jamais rencontré et qui tire sa toute sa puissance de son seul signifiant et toute sa monstruosité du « mot-valise .. » -que forme son nom en combinant le serpent (snake) et le requin (shark). C'était alors, avant la rencontre d'Elsa, le temps de l'amour fou d'Aragon pour Nancy Cunard. La chère « Nane » venait de fonder sa maison d'édition, the Hours Press, et cette traduction époustouflante d'Aragon en fut la première publication. Bien plus tard, dans son poème autobiographique Le Roman inachevé, c'est tout naturellement avec les mots de Lewis Carroll et la traduction du Quadrille des Homards qu'Aragon évoquera cet amour de jeunesse et lui dira adieu:

« Un amour qui commence est le pays d'au-delà le miroir  
(. . .)

Ah seigneur Dieu le vent qu'il fait à Londres quand il fait du vent  
Le chapelier perd son chapeau Les dormeurs ont le cauchemar  
C'est le temps qu'il faut pour danser le quadrille avec les homards  
La Tortue en entonne l'air et le Gryphon passe devant

(. . .)

Un jour hélas tu t'en iras Alice avec Lewis Carroll » Eh bien Alice est de retour aujourd'hui chez Aragon grâce à toi mon cher Pat, et - je le crois - bien dans l'esprit qui était le sien quand il disait qu'il lui paraissait « impossible de continuer à considérer comme des livres destinés uniquement aux enfants. ces poèmes à tous égards si précieux comme documents de l'histoire même de la pensée humaine ». Et je veux me réjouir que Diane de Selliers, ton éditrice, ait eu l'idée de te demander ce travail de plusieurs années qui débouche aujourd'hui sur ce livre magnifique, ces toiles, ces dessins et ces sculptures.

A les regarder longuement, on voit bien d'abord que tu n'as pas simplement mis tes images à côté du texte, et qu'il s'agit de beaucoup plus que d'une simple illustration d'Alice comme il y en eut tant d'autres. C'est en réalité une véritable symbiose, une authentique entreprise de transposition plastique des mots de Lewis Carroll que tu t'emploies à déployer. Avec tes dessins, c'est l'Alice d'un peintre que tu inventes pour nous, en infidèle fidélité au verbe de Carroll. Et je ne dis pas cela seulement parce que tu t'amuses, mon cher Pat, à chausser Alice des tennis, qui sont en réalité ceux que tu portes souvent dans « la vraie vie » ou parce que tu as donné les traits de ton visage au jardinier en miniature éponyme, car il y a un personnage appelé Pat dans l'histoire d'Alice! Ou bien encore parce que l'on croit bien te reconnaître dans le visage dessiné sur ce crane d'oeuf de Heumpty Deumpty

Marc Lambron a bien eu raison d'intituler la belle préface qu'il a rédigée pour cet ouvrage « Alice et le code Andrea ». Car c'est bien un code plastique multiple et rigoureux que la malice du peintre construit dans ses images en y figurant l'équivalent des trouvailles logiques et verbales de l'écrivain. Pour le montrer, on pourrait bien sûr évoquer la multiplicité des techniques picturales que tu utilises - crayons de couleurs, aquarelle, fusain, collages, etc... et qui viennent mimer les nombreux jeux de Carroll avec le sens - ses charades, énigmes, paralogismes qui font éclater les certitudes du bon sens. On pourrait encore s'amuser à relever les citations de peintres dont tu parsèmes tes dessins. On y croise en effet une montre molle de Dali, une boîte de soupe Campbell de Warhol, un pot géant sans fleurs de Jean-Pierre Raynaud, le tapis de jeu empire de la reine de coeur semble tout droit issu d'un David ...

Tout cela concourt à enflammer d'images le verbe onirique et les emprunts littéraires de Carroll dans une belle débauche de métamorphoses et une sarabande endiablée qui met à mal la sévère chronologie du récit. Mais, on le sait bien, le rêve qui se déploie en maître dans Alice ignore les contraintes du temps et de son déroulement. Le relief des pièces sculptées vient en redoubler à l'infini tous les effets de miroir. Et puis il y a surtout le traitement que réserve Pat au personnage d'Alice. C'est une vraie jubilation qui retient

l'attention et enchante. Sa démultiplication d'âge, de taille, de forme, de couleur de cheveux, d'apparence est scrupuleusement respectée et fait exploser ses couleurs. Et voilà une Alice peinte en télescope qui grandit et diminue à loisir de songerie! Comment n'y avait-on pas songé plus tôt? Car il apparaît d'évidence qu'Alice est comme la soeur jumelle des femmes-enfants, des vamps, des lolitas, des nymphettes qui peuplent ton oeuvre, ce qui n'est pas pour nous déplaire ici dans la maison de poète qui écrivit que « l'avenir de l'homme est la femme» ! C'est qu'Alice est bien le rêve par excellence, oiseau rebelle que nul ne peut apprivoiser, éternel insoumise à toute fixation définitive, échappant toujours à qui croit la saisir et se l'approprier; le rêve dont l'interprétation est, comme dit l'Autre, «la voie royale qui mène à la connaissance de l'inconscient », et dans lequel le désir se glisse en contournant le refoulement et en piégeant la conscience assoupie. Et voilà pourquoi Alice est multiple et polymorphe, comme l'image dans le miroir ou la sexualité de l'enfant dans la topique freudienne !

On rejoint encore ici Aragon qui remarquait la quasi simultanéité chronologique de la parution d'Alice et des Chants de Maldoror ou d'Une saison en Enfer.

Lautréamont, Rimbaud, ajoutons y Freud qui n'est pas si éloigné dans le temps: la proximité est belle. Est-ce pour cela qu'Alice n'a cessé de fasciner jusqu'à nous et aux lectures qu'en firent Lacan ou Gilles Deleuze? Toujours est-il que Pat Andrea sait à merveille entendre le non-dit qui hante le texte de Lewis Carroll, le sulfureux du désir qui s'y glisse, qui s'y love dans la crainte et le refus de s'y déclarer à visage découvert. Et le fantasme peut alors se glisser dans l'image tout en restant crypté pour qui ne veut ou ne sait l'y percer. Ainsi on peut tout à fait reconnaître le dé à coudre rose que le dodo trend à Alice. On peut aussi y voir plus, si affinité !

Voici donc l'Alice de Pat qui convoque l'infini vertige du désir. Faut-il s'en étonner? Après tout, bien avant Lewis Carroll, n'est ce pas un lointain compatriote de Pat, né comme lui à la Haye, et qui vécut banni, exclu, traqué, contraint de ne rien publier de son vivant sous son nom, et qui vit sa pensée traînée dans la boue sous le flot énorme de l'injure des bien pensants? Tout cela parce que, lui Spinoza, il avait fait du désir qui conduit toute réalité à persévérer dans son être «l'essence de l'homme»; qu'il stigmatisait le discours des moralistes et leur haine du corps et qu'il affirmait que la pensée dépasse de beaucoup la conscience qu'on en a ! Spinoza qui affirmait « on ne sait pas ce que peut un corps» et qui voua sa vie à la pensée d'une éthique de la vie affinnative, accomplie et joyeuse, comme on la voit se dessiner dans les personnages des toiles de Pat. Avouez qu'il y a là un rapprochement pour le moins troublant, qui dépasse la simple série d'« Alice », et qu'il vaudrait d'approfondir à l'ensemble de l'oeuvre de Pat Andrea.!

Ces autres oeuvres, nous en présentons aussi quelques unes parmi les plus récentes dans la Pavillon d'accueil. Ces dessins ont été montrés récemment à Belgrade et le sont en France pour la première fois. Ici pas d'enjolivure de cadre, mais des papiers collés à même le bois. Un dessin et des couleurs jetés comme dans leur état brut, des fonds blancs ou simplifiés à l'extrême, mais surtout la violence des visages et la douleur du corps. Ici la cruauté et l'inéparable blessure du viol; là, l'inscription «siècle 21» au sommet d'une croix, accompagnée de deux femmes criant, l'une - métaphore de la kamikaze? - avec une sorte de champignon nucléaire en guise de robe au dessus du sexe, l'autre pointant un revolver. Et si la Passion se jouait encore et toujours aujourd'hui, et peut être plus que jamais?

J'ai ressenti comme toujours chez Pat la contradiction si forte et si prégnante qui traverse ses toiles entre d'un côté la beauté et la légèreté des corps féminins comme flottant dans l'espace avec insouciance, et de l'autre une gravité sombre qui nous ramène toujours là où tout commence: au corps, à la sexualité, à la mort. Eros et Thanatos irrépressiblement unis. Et surtout l'on reste longtemps à interroger ces dessins qui constituent comme des énigmes insolubles, où le plaisir des yeux se combine à la quête inquiète d'un sens que nous cherchons et qui paraît pourtant sans cesse se dérober.

Voilà cher(e)s Ami (e)s , ce que je souhaitais vous dire en remerciant à nouveau Cristina et Pat que nous sommes ravis de mieux connaître et de donner à voir.

Et en vous remerciant également, vous, pour votre présence et votre généreuse attention.!

**Bernard Vasseur**  
**Directeur**